

Les vues que j'ai vues

Francis Ouellette, alias « REAL DAD »

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94191ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (2020). Les vues que j'ai vues. *24 images*, (195), 29–31.

Les vues que j'ai vues

par FRANCIS «REAL DAD» OUELLETTE,
distributeur, FunFilm

Ceci est la chronique psychogéographique d'une époque cinéphilique révolue.

Il y a eu mes larmes incontrôlables avec ma tante pendant *E.T.* au Cinéma Champlain. Mais l'émotion s'était manifestée bien avant le début du film. Je suis transfiguré par ce nouvel environnement. C'est tout l'univers qui m'est offert par cette fenêtre. Pourtant, le Cinéma Champlain est à cinq minutes du petit logement où je vis avec ma mère. Il est encore plus proche de mon école qui porte le même nom, Champlain. Quand je passe devant la carcasse éventrée de ce cinéma voué à une destruction imminente, je la contemple à chaque fois longuement.

Mon traumatisme après *Salaam Bombay!* de Mira Nair dans les derniers de jours de vie du Ouimétoscope, avec mon ami espagnol Luis Ramirez et sa famille bohème. Tout avait été terrifiant et mémorable durant cette projection, particulièrement la sensation que les gens n'y mangeaient pas à leur faim, un peu comme moi.

Ma béatitude devant le psychotro-
nique wu xia pian *Duel to the Death* de
Ching Siu-tung, à l'improbable Cinéma
Electra, avec son énorme marquise
tailladée de lettres chinoises rouges.
Mon oncle m'y avait emmené par pure

curiosité : il avait toujours voulu savoir « de quoi ça avait l'air en dedans ». Le choc avait été incommensurable.

Léolo avec ma mère au Complexe Desjardins. Je découvre le plaisir d'être dégoûté par une histoire. Le jeune garçon à l'écran me ressemble dans mes envies et mes épanchements. Je repense à ce « petit » cinéma perché comme un moineau dans le complexe, si loin de notre HLM. C'était un cinéma ou on projetait d'habitude des films plus « du monde » ou, plus rare encore à proximité de chez nous, des films québécois J'y avais donc associé la notion que la distance avait quelque chose à voir avec la nature des films. Il fallait aller dans un cinéma plus loin pour voir des films qui se passent dans des pays lointains ou dans notre propre pays.

Plusieurs d'entre vous auront remarqué que mes évocations psychogéographiques ne quittent pas pour l'instant la rue Sainte-Catherine. Rien de surprenant, il devait y avoir une salle de cinéma à chaque 4 ou 5 coins de rue à l'époque, du métro Papineau à l'ancien Forum. Pour moi, ces salles existent encore, à travers les moments qu'elles m'ont fait vivre. Elles n'ont pas quitté le paysage.

The Pillow Book de Peter Greenaway au Cinéma Parallèle. La climatisation brisée,

j'ai regardé le film en sueur, cuisse contre cuisse avec une nouvelle amoureuse.

Crippled Avengers au Cinéma du Parc. Délirant film de kung-fu de la Shaw Brothers, réalisé par le *sifu* Chang Cheh. On y voit 5 guerriers handicapés, formant dans leur complémentarité un homme composite, *gestaltique*. Je regarde mes potes. Nous sommes aussi cinq et tous autant que nous sommes, nous formons à notre manière un organisme complémentaire et geek au sein duquel nos handicaps sociaux sont complétés par les forces de l'autre.

Dans le complexe glacial et désincarné qu'était l'Ex-Centris, je vois *Sombre* de Philippe Grandrieux dans une salle quasiment vide avec une climatisation dans le tapis. Je suis transi à tous les niveaux. C'est une révélation. Je ressors du cinéma, assombri, fragile et agressif. Quand les premiers rayons de lumière du soleil d'été viennent me lécher violement les yeux, je ressens distinctement l'envie de les sectionner avec une lame taillée dans une ombre.

Et nous voilà ici et maintenant, nous, moi, toi, cinéphiles montréalais, distributeurs, producteurs et cinéastes, riches de centaines de projections dans des lieux souvent disparus, blottis ensemble dans cette revue mythique. Si on m'avait

dit qu'un jour, ce p'tit crisse de crotté de l'Est allait écrire pour la revue, je t'aurais sciemment dit de « farmer ta crisse de yeule ». Mais ce texte, c'est la fermeture mélancolique d'un passé révolu, mais c'est aussi l'ouverture d'une déclaration d'intention pour l'avenir. La mélancolie est certes une belle et complexe émotion. Par contre, on ne fait pas des enfants forts avec l'érection molle de ce sentiment.

Il est terminé le temps des lamentations et des réminiscences d'une époque révolue. Terminés la nostalgie et les soupirs. Est-ce normal de l'être à ce point, mélancolique ? Bien sûr, parce que nous vivons tous dans les décombres d'un monde déjà disparu. Je crois fermement que toute personne en haut de la vingtaine est déjà trop vieille pour suivre la course actuelle du monde. On peut aider, tout au plus, contribuer. On doit suggérer mais surtout, écouter et préparer. Est-ce que l'écran et la salle de cinéma perdront de leur sens, de leur importance ? Je suis certain que non. Mais il est inévitable qu'ils subissent une mutation, une raréfaction et peut-être que, à l'occasion de ces changements, ils gagneront une importance renouvelée. Commençons par apprendre la cinéphilie à nos enfants. S'il est question pour le

futur de bien prendre soin de nos tribus, la cinéphilie est assurément un excellent outil pour ça : apprendre des choses à la tribu, apprendre des choses en tribu, l'aimer mieux aussi. Il faut retourner aux rituels.

Ça me rappelle une de mes belles projections. Un beau soir, sur un coup de tête en mettant le pyjama de ma fille Simone, je décide de prendre un taxi pour aller voir avec elle quelques dessins animés de *Popeye* à la Cinémathèque québécoise. C'est tout de même un risque énorme que je prends : on ne va jamais au cinéma si tard, elle n'a que quatre ans. Dès les premières images du dessin animé des studios Fleisher, Simone échappe un grand rire sonore qui fait sursauter et rire à leur tour une petite partie de la salle. Tout se passe bien. Elle rigole, fronce des sourcils. Le moment est parfait, doux, simple et unique. Un vrai moment collectif et personnel de cinéma, déjà inoubliable. C'est à ce moment-là que j'ai compris que si je souhaitais lui passer un pan de ma cinéphilie aussi jeune, il fallait que j'installe des rituels qui nous uniront, peut-être. Car, c'est déjà LEUR monde. Notre temps est révolu. Ce sera à eux de décider de l'avenir de la salle de cinéma. Mais c'est à nous d'essayer de la rendre importante à leurs yeux. *That's all folks!*